

La fiancée éphémère

Un grand type rachitique touille mécaniquement son café, les yeux rivés sur le quotidien régional. À la une, le titre énorme écrase une photo insignifiante : « Disparition de la petite Méline, 4 ans ». On distingue mal le vert polychrome du journal, cliché traditionnel de la campagne limousine.

Le temps semble s'être figé autour de la place Denis-Dussoubs. Les passants, usés par cette trop longue pandémie, déambulent masqués. On croirait une cohorte d'insectes étranges, venus d'un autre monde. Le lecteur semble tout ignorer autour de lui. Il dévore l'article. Il hoche la tête, tapote nerveusement le bois brut de la table, jette des coups d'œil furtifs à son Smartphone. Il sourit ? Oui, il sourit car c'est lui l'auteur de cette prose explosive. Le pigiste embauché en C.D.D. Il doit faire ses preuves ? Voilà « LE » sujet, l'opportunité, c'est Méline. Cependant, difficile de ne pas empiéter sur l'enquête de police. Il replie soigneusement le journal et glisse son téléphone dans la poche arrière de son jean. À grandes enjambées, il monte le boulevard Victor-Hugo avant de récupérer sa voiture au parking souterrain.

L'air de la ville paralyse la quasi totalité de ses habitants. La rumeur enfle, l'inquiétude croît au fil des jours. D'anciennes légendes s'échappent au milieu des chuchotis dans les bas quartiers. Ces bruits-là glissent insidieusement dans l'oreille du journaliste. Au XXI^e siècle, comment peut-on se délecter de ces méchantes croyances ?

– Tu parles, ils n'ont pas cherché du côté du château !

– Même dans les environs du Puy des Cars ?

Julien sourit à l'évocation des deux vieilles mégères à l'arrêt du bus. Voilà une révélation qui pimentera son prochain article.

La Clio file sur la route, toute emberlificotée de courbes. En ce début d'été, la nature invite à l'inertie, à l'insouciance. Un filet d'air frais s'infiltré dans l'habitacle. La silhouette décharnée et grise de la fortification médiévale perce au milieu de la forêt dense. C'est la première fois que le jeune homme vient ici.

Abandonnant la voiture près du petit pont, avant de commencer à escalader la motte, Julien a l'impression d'être suivi. Il se retourne. Personne ! Attentif au moindre bruit, il constate vite que le lieu est vide de tout son. Il pose son regard au-delà du chemin, aucun oiseau n'habite le site. Le silence est tel qu'une peur panique s'empare de lui. Serait-il devenu sourd ? Pour se rassurer, il active la radio sur son portable. Malgré des interférences dues au réseau aléatoire, le tempo rassurant d'une musique lui ôte un peu de son stress. Plus il gravit le sentier escarpé, jonché de cailloux tranchants, plus le souffle lui manque. Rien, pas un insecte, aucun animal, aucune rencontre incongrue. Cet endroit ressemble à nulle part. Julien erre en plein rêve. Le soleil est stoppé par les hautes branches des hêtres. Il ne fait plus simplement frais, un froid inhabituel tombe sur ses épaules.

Rivé sur le tertre bosselé, il sent la bâtisse fondre sur lui. Une seule sensation lui prouve qu'il est en vie, une odeur pestilentielle. Les narines agressées par cette putréfaction le fait reculer. Inconsciemment. Il jette un coup d'œil entre les murs récemment restaurés. À part l'herbe rase qui peine à pousser, des pierres aux formes grotesques qui maltraitent ses semelles, rien de tangible ne peut attester l'origine de cette pourriture. Elle lui colle à la peau. Il redescend avec précaution vers la voiture alors qu'une irrépressible envie de courir lui vrille les tripes. Ce lieu voudrait le retenir prisonnier ? Inconcevable, pas en 2022 ! Et toujours ce silence incompréhensible, inhumain...

Rat de bibliothèque. Cette expression est un parfait copier-coller pour Julien. Il furète à travers les rayons fournis de la BFM¹. Ses yeux vifs mémorisent des quantités de couvertures. Il a le flair pour débusquer le bon ouvrage au bon endroit. Il ressort de ce temple de la culture avec un livre épais sous le bras. Comme le rat regagne sa cachette, un trésor entre les dents.

Julien a enfin trouvé son trésor. « *La fiancée éphémère* ». Dans son minuscule studio coincé sous les toits, il s'insinue dans la vie locale au douzième siècle.

« *Il était une fois une jeune fille de seize ans, Hermeline* »... Qui vivait avec les siens dans une importante seigneurie, au sud de Limoges. Les moines de l'abbaye de Solignac visitaient régulièrement le château pour dispenser une éducation compatible à son rang. Réservee, douce, patiente, elle gardait toujours son regard vrillé au sol. Enfant unique, elle se

1 BFM : bibliothèque francophone multimédia

délectait de longues promenades dans la seigneurie. Sous la bonne garde de dame Gertrude, sa chaperonne. L'été, autour de sa couronne, elle glissait des fleurs des champs, quelques épis de céréales. Ses longs cheveux clairs s'envolaient dans la brise, tirant presque un voile sur son visage. Elle avait pris la manie de les chasser de ses joues, même en l'absence de vent. Ce geste n'appartenait qu'à elle. Élégante, silencieuse, solitaire. Un troubadour lui fit une cour assidue. Déjà, ses parents se réjouissaient de leur prochaine union. Hermeline ne cherchait pas ses avances ni ne les refusait. Loin de désespérer le jeune homme, sa timidité l'excitait davantage. L'été 1175 ébranla le château. La fiancée disparut avec son prétendant. Les vilains firent des battues jour et nuit sans les retrouver. Ses parents, redoutant le pire, s'étaient cloîtrés dans la forteresse. Les oiseaux se turent, les rongeurs et autres bêtes sauvages fuirent vers un ailleurs plus accueillant.

Une semaine plus tard, elle reparut. Seule. C'était au jour du 15 août. Le château fut en liesse, la grande salle éclairée par d'immenses candélabres abritait une famille réjouie. La fiancée au sourire énigmatique ne relata rien de son escapade, ni du troubadour disparu. Une chose avait pourtant changé : son regard. Dérangeantes, ses profondes prunelles vertes semblaient plonger jusqu'au cœur des êtres. Ses gestes, aussi, étaient plus assurés. Le carmin avait chassé la diaphanéité de ses pommettes. Parfois, elle chantait dans les longs couloirs de la bâtisse. Désormais, elle marchait pieds nus, refusant toute visite des frères de Solignac. Pour ses parents, elle devint peu à peu une inconnue.

Au printemps suivant, par une nuit de lune gibbeuse, elle donna naissance à un bambin joufflu. Elle le prénomma Jehan. On retrouve sa trace dans les archives sous le nom de Jehan ou Jehann, né en mai 1176. C'est tout. Quant à la date de son décès... Hermeline et ses parents le portèrent en terre sur le tertre du château. Enfoui à la hâte, sans prières ni fleurs. Comme s'il n'avait jamais existé. L'automne tapissa de feuilles rousses le sol qui l'abritait. L'hiver scella de givre sa tombe à jamais oubliée.

Bien des années plus tard, un soir où la lune montait à l'assaut des fortifications, Hermeline se sentit mal. Horrifiée, elle vit la peau de ses poignets éclater. Libérant à sa vue les veines où pulsait un sang bleu, les nerfs blancs tendus comme des élastiques. Au bout de ses longs doigts, surgirent des griffes crochues. Ses yeux piquaient. La lueur vacillante des chandelles l'aveuglait. Elle découvrit alors son reflet dans un miroir. Un râle déchira la nuit. Ses pupilles, dilatées, étaient celles d'un chat sauvage en maraude. Elle laissa tomber sa

chasuble à terre. Elle rampait. Ses parents dormaient dans une aile éloignée du château. À travers le sentier qui descendait à pic vers la rivière, une masse informe mi-humaine mi-animale, dévalait la pente à une vitesse infernale. Une boule que rien ne saurait arrêter.

Les mesures du hameau proche étalaient leurs façades miséreuses en lisière de forêt. La fiancée éphémère s'approcha sans bruit d'un berceau en bois de châtaignier. Elle s'empara d'un linge chaud, palpitant. Sa proie bien vivante lui aiguisait l'appétit !

À l'abri dans une cabane adossée à un chêne, l'ogresse (puisque'il faut bien lui trouver un nom), fait délicatement griller deux mollets rebondis sur une branche. La graisse fond et lance quelques pépites sur les braises. La lumière rougeâtre rebondit sur les planches en bois. La femme se purlèche les babines, suce ses griffes tachées de sang et de lambeaux de chair grillée. Elle a mis de côté les mets les plus tendres pour la fin du repas : le petit cœur spongieux, les reins accommodés au serpolet. Les os dépouillés seront abandonnés aux animaux sauvages. À chacun sa pitance...

Le lendemain, Hermeline s'éveillait au château, régénérée et pure comme un bouton de rose. Les villageois alertèrent le seigneur de la disparition de leurs nourrissons. Un mystère entier planait sur la contrée. Les moines donnaient des messes de plus en plus nombreuses. Hermeline participait activement au recueil des dons. Rien n'y fit ! Les années passaient, les nouveau-nés se volatilisaient. Toujours par lune gibbeuse. Personne ne mit en cause le château. Au contraire...

Cette nuit-là, l'ogresse mâchonnait le dernier lobe d'un foie. Goûteux, juteux à souhait. Ses membres griffus essuyèrent ses lèvres épaisses encore parfumées des mets d'enfants juste engloutis. Accroupie sur la berge, en train de laper l'eau claire et froide de la Briance, fusa un carreau d'arbalète. Elle reconnut un serf de son père. Le monstre retint son souffle, la pointe avait déchiré sa patte avant. Pour la première fois de sa vie, elle souffrait. Physiquement et moralement. Il lui fallait regagner la forteresse avant l'aube. Des gouttelettes de sang tachaient le sol. La bête chancela. Elle devinait le mouvement des silhouettes munies de torches sur le chemin de ronde. Une seule issue, le souterrain. Devant le handicap de sa blessure et la hâte à regagner son logis, le monstre vomit à l'appui d'une haie de noisetiers. Des glaires informes, sanguinolentes, du cartilage entier, de la peau grillée... Son ombre se dilua au fond du long tunnel. La lune, lentement, s'éclipsait.

Le lendemain, Hermeline apparut vêtue d'une robe émeraude. De longues manches habillaient ses bras. Elle souriait à ses parents, muette. La main droite plaquée sur son poignet gauche, enflammé, entamé, soigneusement caché. La plaie lançait des piques ardentes sous le tissu, mais elle continuait à sourire. Sa mère l'admirait :

- Comme tu es ravissante, ma fille ! Un ange, un véritable ange parmi nous.
- Grâce à tout votre amour et aussi aux bienfaits de notre abbaye.

Julien, dubitatif, referme le livre. Un peu chamboulé par cette légende d'un autre temps, il allume son ordinateur pour entamer un article concernant la disparition de Méline. Les enquêteurs piétinent. Lui se laisse aller.

Mais avant de remettre sa copie au rédacteur en chef, il part une nouvelle fois vers le château. Les parents de la fillette disparue avaient loué un gîte près de Pierre-Buffière. Julien relie les différents itinéraires menant à la ruine médiévale. Il s'entend dire tout haut dans la voiture :

- Tu es dingue ! Enfin, toi le Cartésien, croire à de telles histoires... reprends-toi ! Au boulot et basta !

Il quitte l'autoroute sous une pluie diluvienne. Les balais des essuie-glaces projettent des salves d'eau sur les rétroviseurs. Cette fin d'été caniculaire ne pouvait rêver meilleure issue ! Un éclair orangé zèbre le ciel pour s'abattre sur la tour crénelée. Julien gare sa voiture près de la Briance. La rivière est en furie. Les éléments se déchaînent. Il aurait dû attendre un jour meilleur. Un trait d'éclaircie pointe vers l'ouest. Timide, puis dévorante, à l'assaut de la campagne revigorée. Les branches, échevelées par la tempête matinale, s'égouttent bruyamment. Julien ouvre la portière, hésitant. Il est aussitôt assailli par l'odeur. Cette odeur putride qui envahit tout. Le chemin détrempé se déroule jusqu'à lui. Il entame la longue montée vers le tertre.

Trois jours plus tard, dans le bourg de Solignac. Devant sa boutique, le boulanger installe le portique chargé du quotidien régional. Sans jeu de mots, les journaux partent comme des petits pains. Les passants veulent savoir... « Disparition inquiétante d'un journaliste, Julien B., âgé de 22 ans ».

La fiancée éphémère

Martine Janicot Demaison